

May Ziadé, pionnière téméraire du féminisme oriental

“ *Ce volume est bien petit, sa valeur est encore moindre. Mais tout être ici-bas a ses palpitations, tout âme a ses élans et chacun de nous s’exprime comme il peut.*

Les fleurettes sauvages croissent à l’ombre des grands chênes séculaires ; le rossignol égrène, dans l’air calme du matin, l’harmonieux crescendo de son joyeux soprano, et le moineau vulgaire chante lui aussi, à sa manière ; et, pendant que le fleuve enfla la plaintive voix de ses grandes eaux mélancoliques, les naïves petites sources murmurent, avec une simplicité charmante, leur touchante romance monotone...

Qu’importe leur peu de valeur si nos écrits sont sincères ? Nous souffrons et jouissons tour à tour, mais nous soupçons toujours, et les soupirs qui soulèvent le sein de l’humanité se ressemblent souvent, seule la manière de les rythmer diffère...

Vous qui me lisez n’essayez pas d’analyser ou de critiquer. Souriez plutôt. Le sourire indulgent est une des plus belles fleurs de l’âme, et ce sourire que j’implore, donnez-le-moi !”

Isis Copia, *Fleurs de rêve*, Boehme et Anderer, Le Caire, 1911, pp.5-6

En guise d’hommage à May Ziadé : les remembrances d’une ingénue collégienne

Pour ce numéro de l’atelier « Un Jour, une Parleuse », j’ai décidé de donner la parole à May Ziadé ; et c’est par un souvenir que j’ouvre cette petite fiche biographique. J’appartiens en effet à une génération à qui l’on a enseigné à l’école des féministes femmes et hommes, conjointement. Ce détail est loin d’être anodin. Il se trouve que *le rêve* de May Ziadé était d’être *égale* à l’homme. C’était au collège, dans un chapitre consacré aux « femmes dans la société » que j’ai eu la chance de lire May Ziadé (1886-1941), Fadwa Touqān (1917-2003), Nāzik El-Malā’ika (1923-2007) mais aussi Qāsim Amīn (1863-1908) et Tāhar Haddād (1899-1935). Encore plus : ce qui m’a attirée, dans un premier temps, chez cette écrivaine était la poétique de son nom « May » qui, à l’époque, me faisait penser à une célèbre chanson de l’oudiste et chanteur tunisien Lotfi Bouchnaq (1954-) « *May May ya mahlabah* » (Qu’elle est belle, May, May). May qui s’est avéré un nom plume (j’y reviendrai dans ce qui va suivre). Après la poétique du nom et le souvenir de la chorale vient le rêve de May. J’avoue qu’à mes douze ans, outre le militantisme de cette femme au destin hors du commun, c’était son idylle avec mon poète chéri Gibran Khalil Gibran, qui me hantait. Ai-je été un peu “jalouse” ? Oui, c’est possible.

Aujourd’hui, c’est avec beaucoup d’émotions (et “religieusement” pour emprunter le mot à M. Ziadé) que je fouille dans cette tranche de ma vie. Émulation juvénile mise à part, j’ai découvert très récemment que je partage avec M. Ziadé « le culte du souvenir ¹ », elle qui souhaitait « vivre dans l’âme et par l’âme ² ». Si j’essaie de rendre à M. Ziadé, c’est essentiellement parce que j’estime avantageuse l’entrée, plus ou moins précoce, dans son univers poétique et féministe ; une entrée qui a décidé de ce que je suis (et fais) ce jour. Je commence aussi à réaliser que l’enfant que j’étais a mal compris son idylle avec Gibran. Une chose est certaine : le parcours de M. Ziadé et son aventure avec Gibran Khalil ont marqué la collégienne que j’étais et la femme que je suis devenue. C’est aussi ma manière un peu « mûre » et peut-être accomplie non seulement de rendre hommage

¹ May Ziadé, *Fleurs de rêve*, op., cit., p.157.

² *Ibid.*

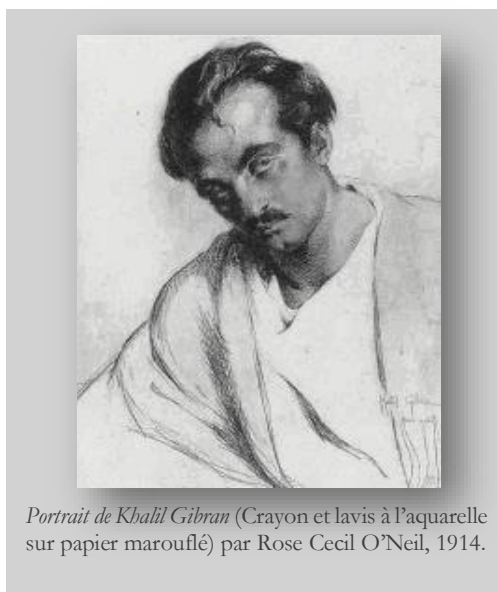
à cette femme très en avance sur son temps mais encore de dépoussiérer l'une des plus passionnantes histoires d'amour, particulièrement triste et très peu connue.

L'amour, ce courrier. Au rendez-vous manqué de May et de Gibran

“ *Quelque chose glisse
Sous l'herbe que plisse
Un grand galon vert.
Des voix amoureuses
Pleurent, langoureuses,
D'avoir trop souffert...*

*La plage lointaine
Sourit, incertaine,
Parmi ses vapeurs ;
Et mon âme souffre,
Comme dans un gouffre,
Et pleure des cœurs³ ! ”*

Tout commence, en 1912, lorsque May Ziadé entre en contact avec Gibran Khalil grâce à un ami commun, le journaliste et homme de lettres libanais Salim Sarkis (1869-1926).



Portrait de Khalil Gibran (Crayon et lavis à l'aquarelle sur papier maroufflé) par Rose Cecil O'Neil, 1914.

Dans sa première lettre, M. Ziadé exprime son admiration de l'article de Gibran intitulé « Le jour de ma naissance » qu'elle vient de lire dans la presse et salue par là-même *Les Ailes brisées* (1912) ; un texte semi-fictionnel inspiré des amours tragiques entre Gibran et Salma Karamé, une jeune femme de son village contrainte d'épouser le neveu d'un évêque cupide qui n'avait des yeux que

³ May Ziadé, *Fleurs de rêve*, op., cit., p.80.

pour la fortune du père de cette dernière. Alors que G. Khalil le dédie à Mary Haskell⁴ (qui vient de décliner sa demande en mariage), c'est dans le cœur d'une autre Marie, inconnue, à sept mille kilomètres plus loin, que les battements des *Ailes* vont résonner ardemment pendant une vingtaine d'années.



Mary Haskell dessinée par Gibran

Impressionnée aussi bien par la beauté de ce texte où Gibran chante la nature beyrouthine que par les valeurs qu'il défend notamment l'émancipation de la femme, M. Ziadé écrit alors à Gibran : « je partage votre principe fondamental qui déclare la femme libre [...] Sa vie ne peut être conditionnée par le moule que lui choisissent les voisins et les connaissances⁵ ». S'ensuivent ainsi des années d'échange passionné et passionnant où M. Ziadé et Gibran discutent de sujets divers tels que les arts, la littérature, la nature, la femme, etc. Le 24 mars 1913, elle le représente lors de l'hommage rendu au poète Khalil Moutrān (1842-1949), au Caire, lit son texte et prend de la liberté en y ajoutant quelques passages où elle exprime son propre avis. Par ailleurs, le silence est une pièce maîtresse de leur histoire. Outre celui dicté par la distance, il y a le silence imposé par la Première Guerre mondiale qui ralentit l'acheminement du courrier. May Ziadé lui reste fidèle, contre vents et marées. Elle éconduit tous les prétendants qui papillonnaient autour d'elle et commence, malgré sa pudeur, à formuler dans ses articles le désir d'être avec son « visage cher⁶ ».

⁴ Mary Elizabeth Haskell (1873-1964) était une directrice d'école très connue, à Boston. Elle est devenue la rédactrice en chef de G. Khalil Gibran et l'a beaucoup aidé en le présentant à plusieurs personnes dont Emilie Michel, une enseignante de français et la journaliste Charlotte Teller. Elle l'a également soutenu financièrement (Gibran en parle dans plusieurs de ses lettres). En dépit de son histoire d'amour avec Gibran, M. Haskell a épousé un autre homme, Jacob F. Minis. Les lettres de Gibran et M. Haskell ont été publiées sous le titre de *Beloved Prophet: The Love Letters of Khalil Gibran and Mary Haskell, and Her Private Journal*, New York, Alfred A. Knopf, 1972.

⁵ Gibran Khalil Gibran, *Lettres d'amour*, traduit de l'arabe par Anne Juni, La Part Commune, 2006 (pour la traduction française), p.9.

⁶ Gibran Khalil Gibran, *Lettres d'amour, op., cit.*, p.10.



Le silence, dessin de Gibran

À partir de 1919, le ton devient plus affectueux et confidentiel. Cette histoire d'amitié sublimée en amour prend un autre tournant quand la « chère et éminente Miss Ziadah » –comme l'appelle G. Khalil–écrit, en 1924 :

Gibran, j'ai écrit ses pages en riant pour éviter de vous dire que vous êtes mon bien-aimé, pour éviter le mot « amour ». J'attends beaucoup de l'amour et je crains qu'il ne m'apporte pas tout ce que j'attends de lui⁷.

À cette déclaration de flamme, la réponse de Gibran se fait fuligineuse. En effet, il choisit de parler longuement de son amour des tempêtes, de la neige et du feu et file au passage la métaphore de l'amour comme rayon de la lumière divine. Il se dit aussi prisonnier de désirs dès sa venue au monde et demande à la compagne bien-aimée de son cœur de le soutenir pour briser ses chaînes. M. Ziadé trouve dans cette réponse un certain détachement auquel vient s'ajouter le ton distant et plutôt badin du poète. Déçue, elle se mure dans un silence épistolaire de huit mois, « aussi long que l'éternité » selon les propres mots de Gibran : deuxième moment de silence, cette fois-ci choisi. L'année 1931, date de la mort de Gibran, sonne le glas de leur histoire d'amour platonique et annonce la descente aux enfers de M. Ziadé.

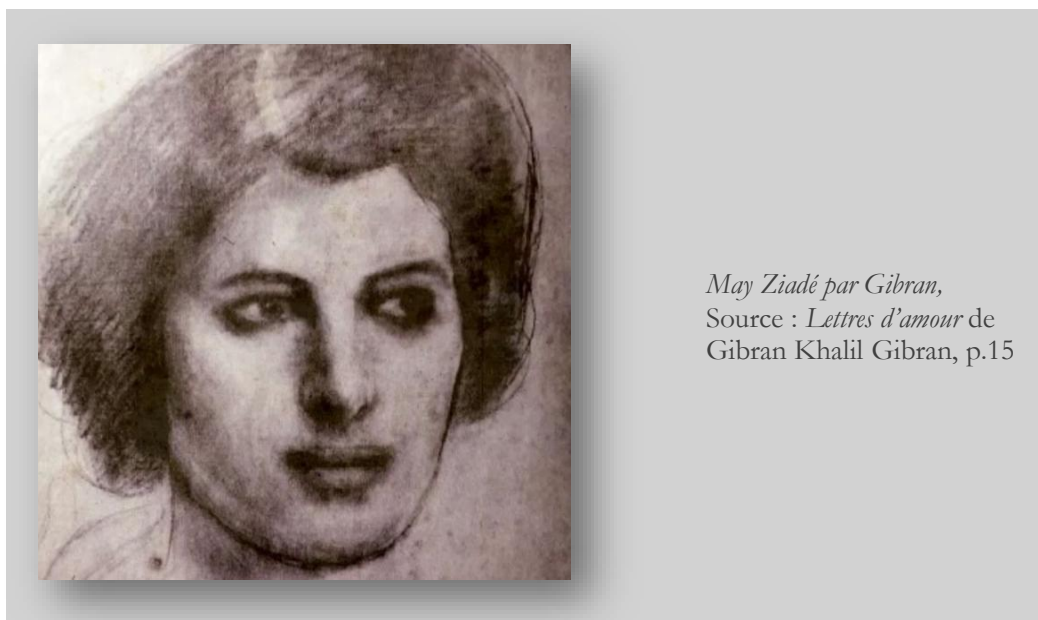
Elle (s). Lui

Elle, dans un Orient lointain, au Caire. *Lui*, à l'extrême Occident, à New York. C'est ainsi que May et Gibran se sont aimés sans pour autant se rencontrer ne serait-ce qu'une seule fois. Après des années de correspondance ardente, elle lui envoie sa photo en juin 1921. C'est ainsi qu'il découvre le visage rond aux cheveux bruns assez courts de son amie amante dont il fait aussitôt le portrait. Elle y note « *saḥīḥon annaka lam taḥtadī ba'dou ilā sūrati. Sūratarun futughrafīyyaton lī* » (il est vrai que tu ne m'avais pas encore vue. Voici ma photographie.)

⁷ Gibran K. Gibran, *Lettres d'amour, op., cit.*, p.11.



L'auteur du *Prophète* exprime en retour sa fascination face à la beauté de cette jeune fille dont les marques d'intelligence se voient nettement dans ses yeux. Il en fait le portrait au fusain que voici :



On raconte que dans un livre sur des écrivains contemporains (rédigé en anglais et non publié) découvert après sa mort, M. Ziadeh laisse derrière elle une photo de G. Khalil avec en dessous la mention manuscrite: « Là est mon malheur depuis des années⁸ ». Mais en réalité, et M. Ziadeh malmenée par son ami-amant finit par le comprendre, Gibran avait d'autres liaisons, non platoniques cette

⁸ Gibran Khalil Gibran, *Lettres d'amour*, op., cit, p.13.

fois-ci. Parmi ses muses américaines, on peut trouver Mary Haskell, Josephine Preston Peabody, Gertrude Barrie, Charlotte Teller ou encore Barbara Young, sa secrétaire rencontrée en 1926 et sa compagne jusqu'à la fin de ses jours. Si May Ziadé fait pâle figure en amour et passe sa vie à souffrir, principalement à cause d'un platonisme qui ne tient pas ses promesses, c'est surtout dans ses écrits et à travers ses combats pour la femme qu'elle se montre sous son meilleur jour.

« Une histoire un peu géographique⁹ »

Romantique née et un peu fleur bleue

Poétesse, essayiste, journaliste et traductrice polyglotte, May Ziadé (Marie Ziadé, de son vrai nom) est une figure éminente du féminisme oriental, « incarnant [dès] sa jeunesse une image romantique et un peu fleur bleue¹⁰. » Née le 11 février 1886 à Nazareth d'un père libanais : l'instituteur Elias Ziadé (ou Ziadeh) et d'une mère palestinienne, Nazha Mou'ammer. M. Ziadé passe son enfance dans sa ville natale avant de partir à 'Aintoura (au Liban) pour finir ses études secondaires au collège des Visitandines. Sa famille s'établit définitivement au Caire en 1908 où elle étudie les langues et littératures étrangères à l'université égyptienne.



May Ziadé, enfant avec sa mère. Source : Archives de En-Nasirah

May Ziadé commence à écrire à l'âge de seize ans. Elle compte parmi ses mentors Mme de Sévigné, Georges Sand, Mme de Staël et Lamartine. D'abord, elle collabore au journal et à la maison d'édition féministes *Al-Mahrussa* (La Protégée) dirigés par son père. Elle écrit ensuite dans plusieurs journaux et périodiques à savoir *El-Muqtataf*, *Al-Abram* ou encore *Al-Muqattam*. M. Ziadé se passionne pour les belles lettres et les langues étrangères : elle s'exprime aussi aisément en arabe qu'en français, en allemand, en italien et en anglais. Une passion qui l'emmène à traduire vers l'arabe différents ouvrages tels que le *Retour du flot* d'Henrietta Consuela Sansom dite Brada, *Amour allemand* de Max Müller et *Sweethearts* (nouvelle) de Conan Doyle.

⁹ Isis Copia (May Ziadé), *Fleurs de rêve*, « Une petite histoire », Boeheme et Anderer, 1911, p.63.

¹⁰ Leyla Dahkli, *Une génération d'intellectuels arabes, Syrie et Liban (1908-1940)*, Karthala, 2009, p.45.

Fleurs de rêve, son premier recueil de poésie lyrique éclot en 1910. Un texte –marqué par « [une] tendance à l'exaltation de la sensibilité avec des mots vibrants et des accents souvent pathétiques¹¹» – que M. Ziadé dédie à « la grande âme triste et douce de Lamartine », signé « d'un jeune cœur qui l'aime ». Publié sous le pseudonyme d'Isis Copia, ce recueil fait florès d'autant plus que le mystère autour de « l'identité de son auteur¹² » tenait en haleine le milieu littéraire de l'époque.



May Ziadé, Source: Wikimedia

Si M. Ziadé l'essayiste¹³ se fait distinguer par la finesse de sa réflexion et l'objectivité de son style (en témoignent ses articles sur les œuvres de K. Gibran qu'elle rend célèbre dans le monde arabe), la poétesse qu'elle est, fait appel à un univers imaginaire très particulier. En effet, sa poésie est imprégnée d'un Romantisme qu'elle alimente par ses lectures et cultive dans une sentimentalité effrénée, sur les pas de Lamartine, Byron, Shelly et par la suite, ceux de Khalil Gibran. Ses poèmes se caractérisent par la fusion d'une sensibilité vive et d'une fantaisie novatrice ; des thèmes comme la nostalgie, la hantise du temps, la nature ou encore le spleen pilotent toute son œuvre.

M. Ziadé réussit à s'affirmer dans une société qui ne veut pas forcément de sa voix et de ses idées. Elle devient ainsi non seulement l'une des figures majeures du nouveau genre de « *shî'r manthûr* », (la prose poétique) mais aussi l'une des premières femmes critiques d'art et de littérature. Par conséquent, une longue liste de surnoms élogieux lui sont attribués, je cite à titre d'exemple « *farāchat el-adab* » (Papillon de la littérature) et « *nābigbat echarq* » (Génie de l'Orient).

¹¹ Najwa Aoun Anhoury, *Panorama de la poésie libanaise d'expression française*, Dar el-machreq, 1987, p.116

¹² Leyla Dahkli, *Une génération d'intellectuels arabes, Syrie et Liban (1908-1940)*, op., cit, p.45.

¹³ Très en avance sur son temps, et outre la question de l'émancipation de la femme, M. Ziadé est l'une des premières femmes arabes à s'intéresser à la question du politique. Par exemple, peu après la Révolution russe, elle ouvre le débat dans son salon et développe son avis sur d'autres idéologies de l'époque dans ses articles.

May, « prisonnière du levant »

Le sort s'acharne sur M. Ziadé qui s'engloutit dans un chagrin profond, suite à une série de perte. D'abord celle de son père en 1929, ensuite celle de son ami-amant G. Khalil en 1931, suivie de celle de sa mère en 1932. May sombre et souffre de neurasthénie. En 1935, elle écrit à son cousin Dr Joseph pour demander de l'aide et se retrouve internée dans l'asile psychiatrique d'Al Asfourieh (au Liban). Délaissée d'abord par tout le monde : les proches accaparés par son héritage, les amis mais aussi la presse qui l'enfonce davantage. Quelques-uns viendront ensuite l'arracher à son calvaire. Farès Al-Khoury (1877-1962), un homme politique syrien engage alors l'ex-ministre devenu avocat Habib Abou Shehla qui mène une bataille judiciaire acharnée pour secourir « le papillon de littérature » démunie et pesant à peine une trentaine de kilos après une grève de la faim en guise de tentative de suicide. Quant à son ami l'écrivain libanais Amine Rihāni (1876-1940), il lui consacre une maison dans la nature pour sa convalescence et l'encourage à donner une conférence à l'Université américaine au Liban, en mars 1938 sur « le message de l'écrivain à la vie arabe ». L'occasion pour elle de prouver sa lucidité et sa santé mentale. Après quoi elle décide de retourner au Caire où elle s'éteint le 17 octobre 1941, à l'hôpital de Ma'ādī.



May avec ses ami.e.s, de retour au Caire en 1941, à gauche sur la photo. Source : La vie de M. Ziadé en images, *Horiya.net*.

Ce tragique épisode de la vie de M. Ziadé a inspiré deux magnifiques ouvrages : *Prisonnière du Levant : La vie méconnue de May Ziadé* de Darina Al-Joundi¹⁴ ainsi que *May : layali Isis Copia. Thalathboumi'at layla w layla fi jahim el-'Asfourieh* (May : Nuits d'Isis Copia, trois cent et une nuits à l'enfer d'Asfourieh)

¹⁴ Darina Al Joundi, *Prisonnière du Levant : La vie méconnue de May Ziadé*, Grasset & Fasquelle, 2017.

de Waciny Laredj¹⁵. Si D. Al-Joundi puise dans l'histoire de M. Ziadé pour rendre hommage à « [s]on héroïne » tout en s'inspirant de sa propre expérience d'enfermement (suite à la mort de son père elle est aussi internée par ses proches à « l'hôpital des femmes folles à Jounieh¹⁶ »), W. Laredj, de son côté, commence par la fin en reconstituant les trois cent et une nuits endurées par M. Ziadé dans l'enfer de l'asile psychiatrique. En supposant l'existence d'un journal intime¹⁷ écrit par M. Ziadé pendant son internement, le narrateur qui travaille au département des manuscrits à la BNF part à la quête de la « *makbtouta* » (manuscrit) qu'une infirmière appelée Suzanne Blueheart aurait dissimulé. Rose Khalil, une chercheuse libanaise, l'accompagne dans son périple. De Rome au Caire, de Beyrouth à Nazareth, de Londres à Paris, les deux universitaires sillonnent le monde sur les traces du manuscrit perdu ; une traque passionnante qui va durer trois ans.

May Ziadé, féministe de l'avant-garde

De l'usage poético-féministe du nom de plume

On le sait, la parole de M. Ziadé surgit dans un contexte socio-historique où l'interdit d'écrire pèse lourd, surtout quand on est une femme. Écrire revient pour elle à crier justice pour la femme en se servant de pseudonymes masculins : certains de ses articles sont signés « Khaled Ra'fat » ou « Sindabad ». Pour d'autres, elle va choisir des noms de plume féminins comme 'Aïda, Isis Copia, ou May qui va se substituer à Marie, son vrai nom. Carmen Boustani souligne, avec beaucoup de justesse, l'importance du recours au pseudonyme, ou « l'hermaphrodisme mental¹⁸ » utilisé par la femme à l'époque ; un choix qui semble être une alternative pour contourner les commandements de la société, publier tout en étant crédible et surtout se faire entendre.

Isis qui ?

Il est fondamental de rappeler la charge symbolique du pseudonyme choisi par May Ziadé pour publier son tout premier recueil poétique : Isis Copia. Sans entrer dans l'univers poétique du texte lui-même, on arrive à saisir la visée apologique de ce nom de plume. En effet, Isis est une déesse mythique de l'Égypte antique, souvent représentée comme une jeune femme coiffée d'un trône en forme de disque solaire entre deux cornes de vache. La légende raconte qu'Isis ayant le pouvoir de ressusciter les morts par son souffle, est la déesse de l'univers dont « chaque être vivant est une goutte d[e] [son] sang¹⁹ ». Elle incarne aussi l'initiatrice qui détient les énigmes de la vie et de la mort.

¹⁵ Waciny Laredj, *May : layālī Isis Copia. Thalāt boumi'at layla w layla fī jahīm el-āsfourieh* (May : Nuits d'Isis Copia, trois cent et une nuits à l'enfer d'Asfourieh), Dar El-Adab, Beyrouth, 2018.

¹⁶ Darina Al-Joundi, *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter*, Actes Sud, 2008, p.153.

¹⁷ Dans « *irādātī* » (Mon testament) quelques pages rédigées à Al-Āsfourieh, M. Ziadé fait part de son inquiétude face au vol de plusieurs de ses écrits.

¹⁸ Carmen Boustani, May Ziadé : Vie et écriture, in: *Les Cahiers du GRIF*, n°43-44, 1990. Liban. p. 168.

¹⁹ Jean Chevalier & Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Robert Laffont S.A. et Jupiter, 1982, p. 605.



Isis au bras ailés, peinture murale à Karnak, Source : Directmedia

Quant à « Copia », ce serait la traduction latine de son nom de famille Ziayada qui signifie « abondance » en arabe. Rappelons que la « corne d'abondance » ou *cornu copia* est l'attribut de la déesse romaine Copia, divinité de l'abondance. Une expression que l'on retrouve aussi dans le jargon métallurgique des alchimistes au Moyen Âge : *cornu copia* ou la corne d'abondance qui désigne l'un des outils de la transmutation du métal ou de l'esprit²⁰. Selon Nicole Saliba Chalhoub, en choisissant Isis Copia comme pseudonyme, May Ziadé voulait marquer son entrée timide dans le monde littéraire comme une grande initiatrice du changement ou de « la transmutation à venir ». Son arme serait – si l'on exclut le rapprochement entre la corne et l'attribut phallique- la plume d'écrivaine intarissable et infaillible dans son combat pour l'émancipation des femmes.

“ Chez Mademoiselle May” : la salonnière. L'activisme sans bruit

M. Ziadé fonde, en 1911, un salon littéraire dans la maison de ses parents, au Caire. Tous les mercredis, des personnalités du monde artistique, littéraire et politique cairote – à l'instar d'Antoine Jmayel, Khalil Moutrān, Abbas Maḥmoud Al-Aqqād, Taha Hussein, Ahmed Shawqi et bien d'autres²¹ – se réunissent chez elle pour des activités diverses : analyse de l'actualité, commentaire d'articles de presse et lecture de textes, dans leur langue originale. C'est elle qui détermine les sujets à aborder et en brillante oratrice, elle se charge de l'animation des séances²². Puisant dans la tradition des salons littéraires français, May la salonnière ouvre la voie d'un espace de débat unique (et peut-être même inattendu dans ce contexte) et œuvre pour l'égalité à travers la rencontre d'une audience composée de femmes et de hommes. Dès lors, « *Al-āmissa May* » (Mademoiselle May) devient la Wallada bint Al-Mustakfi²³ des temps modernes.

²⁰ Nicole Saliba-Chalhoub, « L'œuvre de May Ziadé : corporéité et corporéisme anticipés », in *Le Centenaire du premier Congrès arabe de Paris*, PUSEK, Kaslik, 2012.

²¹ Dans le premier chapitre de son ouvrage intitulé *Alladhīna Ahabbū May* (Ceux qui ont aimé May), Dar El-Ma'arif, Le Caire, 1998, Kamel el-Chināwī fait l'inventaire de ceux qui ont fait la cour à la salonnière. On en déduit que la majorité des visiteurs (y compris ceux qui étaient mariés) sont tombés amoureux de May Ziadé qui, pour les repousser, leur parle de Gibran (c'est ce qu'elle fait, par exemple, avec le philosophe et écrivain Abbās Al-Aqqād).

²² Boutheina Khaldi, *Egypt Awakening in the Early Twentieth Century: Mayy Ziyadah's Intellectual Circles*, Palgrave Macmillan US, 2012.

²³ Wallada bint Al-Mustakfi (994-1091) est une princesse andalouse connue pour les *Majalis al-adab* (salons littéraires) qu'elle tenait à Cordoue et durant lesquels elle rencontre celui qui deviendra son grand amour, le célèbre poète Ibn Zeydoun (1003-1071).



« Une beauté orientale » image souvent utilisée pour représenter Wallada, peinture de Frederick Arthur Bridgman

« Chez mademoiselle May » est non seulement un exemple à part de la lutte d'une femme pour l'émancipation des femmes dans l'espace privé du salon, mais encore une contribution remarquable au mouvement de la renaissance littéraire, culturel et politique qu'est la *Nabda*.

Écrire, pe(a)nser la femme, éveiller la conscience

Nous commençons d'écrire non seulement pour remplir les pages, mais pour revivre des sentiments avant même de les avoir écrits. Ce courage, nous ne le tenons pas de celles qui nous ont précédées, mais de nous-mêmes, cherchant à révéler l'âme de la femme dans ce qu'elle écrit d'elle-même non dans ce que les hommes ont écrit d'elle²⁴.

May Ziadé joue un rôle fondamental dans la renaissance féminine du début du XXe siècle en Égypte, aussi bien à travers ses écrits considérés comme la pierre angulaire de la question féministe que dans l'espace démocratique de son salon où la parole féminine commence craintivement à se libérer. Elle milite aux côtés de Qāsim Amīn et de la suffragette Huda Sha'rāwī (1879-1947). Par ailleurs, M. Ziadé s'intéresse de très près à la question du voile et de l'ouverture à l'Occident. En 1921, lors d'une conférence intitulée « Le but de la vie », M. Ziadé somme ses contemporaines de revendiquer leurs droits : et de la liberté avant toute chose.

« Comment je veux que l'homme soit », son article paru dans *Al-Muqtataf*, en février 1926, fait couler beaucoup d'encre car pour la première fois, à l'époque, une femme franchit le pas et dénonce fermement l'autorité patriarcale et l'oppression que subissent les femmes. Pour M. Ziadé, une petite fille n'est pas condamnée à vivre éternellement dans l'ignorance ; elle a le droit à l'instruction – qui n'est ni un luxe réservé aux garçons ni une menace qui risquerait de différer le mariage ou d'entacher la féminité – pour s'affranchir du poids des traditions et des clichés qu'elle traîne avec elle. L'homme n'a pas à lui imposer quoi que ce soit et encore moins le choix de sa robe ou sa coupe de cheveux. Dans cet article, M. Ziadé défend bec et ongles l'individualité et la liberté de la femme en « lui accordant [le bénéfice] d'exprimer à son tour ses goûts en ce qui concerne l'homme,

²⁴ May Ziadé, « Impression d'une jeune fille », in *Œuvres complètes*, t. 2, p. 513-514.

ses habits, ses manières, etc.²⁵» Elle aspire ainsi à dynamiser la société arabe en dynamisant de l'intérieur les présupposés infondés et les idées reçues (elle va même jusqu'à critiquer les lois tout comme les programmes scolaires qu'elle souhaite réformer).

C'est à elle que l'on doit les biographies de deux figures centrales du féminisme en Égypte. En 1920, M. Ziadé publie *Bāḥithat Al-Bādīyah* (La chercheuse de la campagne) sur la vie et l'œuvre de Malak Hifnī Nasīf (1886-1918), première femme enseignante en Égypte.



Malak Hifnī Nasīf, première de couverture d'Al-Nisā'īyyāt

En 1926, elle consacre un autre ouvrage, intitulé *'Āiḥa Taymour, sha'iratou etali'ā*, à la féministe 'Āiḥa Taymour (1840-1902) : femme de lettres des années 1870 et 1880, dont les poèmes, essais, et romans témoignent de l'émergence d'une sensibilité féministe²⁶.



'Āiḥa Taymour, Source : « Le pouvoir des femmes hier, et aujourd'hui », Dina Ezzet, Abram On line.

²⁵ Carmen Boustani, *Effets du féminin - Variations narratives francophones*, Karthala, 2003, p.214.

²⁶ Radwa 'Ashour, Ferial Jabouri Ghazoul & Hasna Reda-Mekdashy, *Dhākirah lil-mustaqbal : mawsū'āt al-kātibah al-'Arabiyah, 1873-1999*, (Les femmes arabes: Guide de référence critique, 1873-1999), Presses de l'Université américaine du Caire, 2008, pp. 103-104.

À travers ces deux textes, May Ziadé développe une réflexion très approfondie sur la condition de la femme défavorisée durant toute les étapes de sa vie, et même avant sa naissance (l'idée d'avoir un garçon réjouit mais pas celle d'avoir une fille). M. Ziadé déconstruit le schéma classique où l'homme peut tout se permettre parce qu'il est homme alors que la femme est réduite à son seul et unique rôle de future épouse. Voilà pourquoi, la féministe qu'est M. Ziadé invite la femme à sortir de chez elle, à s'instruire pour pouvoir se frayer une place dans l'espace public et s'y imposer comme essentielle. Son approche consiste à confronter les deux univers féminin et masculin pour dégager les inégalités et si possible, y remédier. Tout en soulignant l'importance de l'instruction et l'ouverture d'esprit, plusieurs exemples à l'appui, M. Ziadé démontre que non seulement le progrès des nations ne peut se faire sans la femme mais surtout que celle-ci doit se battre pour s'affirmer et *être dans le monde et non pas à côté*. Malak Hifnī Nasīf, citée par M. Ziadé, le résume magnifiquement bien. Écoutons-la!

Nous reconnaissons aux hommes leurs découvertes et leurs inventions dans la plupart de leurs actions ; cependant si j'avais pris le bateau avec Christophe Colomb, il ne m'aurait pas été difficile de découvrir moi aussi l'Amérique ²⁷.

²⁷ Malak Hifnī Nasif citée par May Ziadé, *Baḥīthat El-Bādiyah*, in *Œuvres complètes*, t. 1, éd. Naufal, 1982, p. 72.

Bibliographie

AL-JOUNDI Darina, *Prisonnière du Levant : La vie méconnue de May Ziadé*, Grasset & Fasquelle, 2017.

ASHOUR Radwa, Ferial Jabouri Ghazoul & Hasna Reda-Mekdashi, *Dhākirah lil-mustaqbal : mawsū'āt al-kātibah al-'Arabīyah, 1873-1999*, (Les femmes arabes: Guide de référence critique, 1873-1999), Presses de l'Université américaine du Caire, 2008.

AOUN-ANHOURY Najwa, *Panorama de la poésie libanaise d'expression française*, Dar el-machreq, 1987.

BOUSTANI Carmen :

–May Ziadé : Vie et écriture, in: *Les Cahiers du GRIF*, n°43-44, Liban, 1990.

–*Effets du féminin - Variations narratives francophones*, Karthala, 2003.

DAKHLI Leyla :

Une génération d'intellectuels arabes, Syrie et Liban (1908-1940), Karthala, 2009.

« Beyrouth-Damas, 1928 : voile et dévoilement », *Le mouvement social*, avril-mai-juin 2010.

DUPONT Anne-Laure, « Nahda, la renaissance arabe », *Manière de voir*, n°106, août 2009, pp.28-30.

KHALDI Boutheina, *Egypt Awakening in the Early Twentieth Century: Mayy Ziyadah's Intellectual Circles*, Palgrave Macmillan US, 2012.

LAREDJ Waciny, *May : layālī Isis Cōpia. Thalāthoumī'at layla w layla fī jahīm el-'āsfourīeh (May : Nuits d'Isis Cōpia, trois cent et une nuits à l'enfer d'Asfourieh)*, Dar El-Adab, Beyrouth, 2018.

SALIBA-CHALHOUB Nicole, « L'œuvre de May Ziadé : corporéité et corporéisme anticipés », in *Le Centenaire du premier Congrès arabe de Paris*, PUSEK, Kaslik, 2012.

ZEIN Ramy, *Dictionnaire de la littérature libanaise de langue française*, L'Harmattan, 1998.

ZIADÉ May, *Fleurs de rêve*, Bohème et Anderer, Le Caire, 1911.